

—Nous en tenons deux, mais il nous faut les deux autres, ne les laissons pas échapper.

Presque aussitôt, au lieu de voir s'ouvrir la porte près de laquelle elle se trouvait, c'est par une autre porte qu'elle n'avait pas remarquée, et qui établissait une communication entre les deux pièces, que les agents firent irruption dans la seconde chambre.

XX

Deux des agents étaient armés de revolvers, un autre portait une torche.

Georgette s'élança vers eux en criant :

—Ah ! sauvez-moi ! sauvez-moi !

—Voilà la femme, dit l'inspecteur de police ; mais l'homme, où est-il ?

—Voyez cette fenêtre ouverte, répondit un agent, il vient de s'enfuir par là.

—Ah ! le gredin, est-ce qu'il nous échapperait ! Vous, Ripart, continua-t-il, s'adressant à un agent, gardez à vue cette misérable fille.

Et, suivi de deux autres agents, il s'élança par la fenêtre à la poursuite du fuyard.

Georgette n'avait probablement pas compris que l'ordre donné à Ripart la concernait, car elle s'approcha de lui et d'une voix suppliante, les mains jointes, lui dit :

—J'étouffe ici ; je vous en prie, monsieur, faites-moi sortir de cette maison.

—Vous, taisez-vous, répondit l'agent d'une voix rude, en accompagnant ses paroles d'un regard dur et plein de mépris.

—Mais je n'ai rien fait de mal, s'écria Georgette effrayée, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

L'agent haussa les épaules en murmurant :

—On en pince dix, vingt, trente, et c'est toujours la même chanson.

—Ah ! reprit Georgette, je ne veux pas rester ici une minute de plus.

Et elle marcha vers la porte ouverte. Mais l'agent lui barra le passage et la repoussa avec une certaine violence.

—Ah ! ça, vous, fit-il, est-ce que, pour vous mettre à l'ordre il va falloir vous lier les jambes et les bras ?

Georgette le regarda avec effarement.

—Monsieur, reprit-elle d'une voix tremblante, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser partir ?

—Décidément, elle est pompée, celle-là, fit l'agent avec un sourire narquois.

La jeune fille ne comprenait pas encore ; mais elle sentait naître en elle une profonde inquiétude.

—Monsieur, reprit-elle, dites-moi ce qu'on veut faire de moi.

—Par exemple, s'il y en a à qui on ne peut pas arracher une parole, celle-ci bavarde pour dix, grommela Ripart.

Il reprit à haute voix :

—Je m'étonne que vous n'avez pas compris déjà qu'on veut vous garder.

—Me garder !

—Oh ! cet air de surprise est superbe.

—Est-ce qu'on me gardera longtemps ?

—Ça, c'est pas mon affaire ; mais vous en aurez au moins pour six mois.

—Mon Dieu, mon Dieu ! mais je ne comprends pas, monsieur, je ne comprends pas !

—Naturellement, ricana Ripart.

Tout à coup elle entrevit la vérité.

—En prison ! exclama-t-elle, en prison, moi !...

—Voilà ! fit Ripart, toujours railleur, quelques mois à Saint-Lazare vous donneront le temps de réfléchir.

—Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, qu'ai-je donc fait ?... reprit la jeune fille avec terreur.

—Bon, voilà que ça recommence, murmura l'agent ; elles sont toutes ainsi, on croirait à les entendre qu'on pourrait leur donner le bon Dieu sans confession.

—Mais non, s'écria Georgette éperdue, cela ne se peut pas... Je sais bien que je n'aurais pas dû venir ici, mais je suis innocente... Ce que vous venez de dire, c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas, monsieur ? Oh ! dites-moi que vous avez voulu me faire peur ! Vous devez bien voir que je ne suis pas coupable... Oui, oui, vous avez voulu m'éprouver. Tout à l'heure, vous me laisserez partir, je pourrai retourner chez moi.

—Ma petite répondit Ripart, je veux bien encore vous dire ceci : Tenez-vous tranquille et taisez-vous ; c'est ce que vous avez de mieux à faire dans

votre intérêt. Quand nous arrêtons un voleur ou une de vos pareilles, nous ne nous occupons pas de savoir s'ils sont plus ou moins coupables ; ça, causerez avec M. le commissaire de police.

Georgette était atterrée. Elle fit entendre une plainte étouffée, se laissa tomber sur un siège et cacha son visage dans ses mains.

Pendant ce temps, l'inspecteur de police et ses hommes fouillaient le jardin dans tous les coins ; ils visitèrent jusqu'aux plus petits buissons. Mais leurs recherches furent vaines : M. Hector avait disparu.

Aiguillonné par la peur de tomber entre les mains des agents, il avait grimpé sur un arbre et, d'une branche, il s'était élançé par-dessus le mur dans un autre jardin, au risque de se casser les jambes. Mais la chute avait été heureuse. Il franchit ensuite une haie, escalada un second mur et se trouva dans une ruelle parallèle à la rue Vaugelas.

Alors, il respira, en se disant qu'il était maintenant hors d'atteinte. Toutefois, comme il pouvait encore rencontrer des policiers, il s'éloigna en se donnant l'allure d'un honnête habitant du quartier, qui vient de faire une visite et qui se dispose à rentrer tranquillement chez lui.

Quand les agents rentrèrent dans la maison, l'inspecteur était de fort mauvaise humeur. Certes, il avait le droit de ne pas être content.

En les entendant revenir, Georgette s'était levée.

—Monsieur, dit-elle à l'inspecteur craintivement et de sa douce voix, veuillez m'écouter, je vais vous expliquer...

—Silence ! l'interrompit-il brusquement et avec colère, en lui lançant de travers un regard terrible.

La pauvre Georgette se mit à trembler très fort.

—Nous n'avons plus rien à faire ici maintenant, reprit l'inspecteur. Ripart, emmenez cette coquine.

L'agent saisit la jeune fille par le bras.

Elle se rejeta en arrière avec épouvante, comme si elle venait d'être mordue par un reptile.

—Non, s'écria-t-elle en frissonnant et les yeux pleins de larmes, je ne veux pas, je ne veux pas !

—Hein ! de la résistance, dit l'inspecteur. Ripart faites la marcher, et si elle regimbe, traînez-la.

Georgette fut emmenée. Elle sortit de la maison en même temps que la Paumelle et sa servante tenues également par des agents.

Sur l'ordre de l'inspecteur, un autre agent prit Albertine endormie dans ses bras et la transporta dans un fiacre, qui attendait rue Vaugelas devant la petite porte d'entrée.

L'ayant placée le mieux qu'il put sur un des coussins de la voiture, l'agent referma la portière, monta sur le siège à côté du cocher, et le fiacre roula bruyamment sur le pavé.

A l'angle de la rue, la voiture passa près des agents qui conduisaient au poste Georgette, la dame Paumelle et la servante grêlée.

Georgette pleurait et sanglotait à émuvoir des cœurs de roche : mais, constamment à la recherche des malfaiteurs et des déclassés en rébellion contre les lois, les agents de police n'ont pas le temps d'être sensibles.

Malgré ses gémissements, ses supplications, Georgette dut entrer avec les deux femmes dans la prison du poste.

Un sergent de ville, ayant une lampe à la main, leur montra d'un côté un banc, de l'autre une vieille pailleuse en leur disant :

—Pour vous asseoir, pour vous coucher, si cela vous plaît ; voilà.

Il se retira, ferma la porte et les prisonnières se trouvèrent dans une complète obscurité.

Pour éviter le contact des deux femmes, Georgette s'éloigna d'elles en marchant à tâtons le long de la muraille. Elle s'arrêta dans un angle de la pièce et s'y blottit, le dos appuyé au mur.

Pendant ce temps, la dame Paumelle et la grêlée, qui portait le nom de Victoire, s'étaient assises sur un banc. Au bout d'un instant, elles se mirent à causer tout bas.

—Toute la journée j'ai été inquiète et mal à mon aise, dit la Paumelle ; c'était le pressentiment de ce qui nous arrive.

—Voilà un grand malheur, répliqua Victoire, et j'ai peur, madame.

—Nous verrons ; on tâchera de se retirer pour le mieux de ce mauvais pas. Sont-ils assez bêtes, ces agents de police ; ils ne se doutent même pas

qu'ils ont fait une bétise en arrêtant cette petite péronnelle. Quelqu'un nous a vendus, c'est sûr, car la police savait d'avance le beau plan inventé par cet imbécile d'Hector, qui n'a d'autre mérite que celui d'être riche. Grâce à moi, il a eu le temps de se sauver. Ce n'est certainement pas par dévouement que je l'ai prévenu ; mais j'ai compris tout de suite que s'il était arrêté nous serions plus sérieusement compromises. Pour se disculper et faire retomber sur les autres tout le poids des sottises qu'ils font, ces hommes-là sont capables de toutes les lâchetés.

—Je sais bien que la petite parlera, mais j'ai une langue aussi. Elle ne dira pas un mot que je ne réponde : " C'est un mensonge ! " L'erreur commise par les agents peut nous servir si je sais adroitement en profiter. Tant pis pour cette sainte nitouche, qui ne fait que pleurnicher et crier : " Ayez pitié de moi ! " D'ailleurs, elle est la cause de tout. Il y a encore l'autre, qu'en ont-ils fait ?

—Ils l'ont emmenée dans une voiture, dit la servante.

—Je le sais bien ; mais cela ne m'apprend rien, et je ne suis pas sans inquiétude de ce côté. Enfin il faut attendre, avoir de la prudence et se tenir constamment sur la défensive. Quant à toi, Victoire, demain, devant le commissaire, tu joueras le rôle d'idiote ; tu m'entends bien ?

—Oui, madame.

—Cela te sera facile. Tu ne dois rien dire, être muette, autrement le commissaire de police t'entortillerait et te ferait lui raconter ce qu'il ne doit pas savoir. A toutes les questions qu'il t'adressera, tu ne répondras que ces seuls mots avec un air hébété : " Je ne sais pas. " Tu as bien compris ?

Toujours cela : " Je ne sais pas. " De cette façon tu ne te compromettras point, ni moi non plus.

—J'ai compris, madame, soyez tranquille, répondit Victoire.

La Paumelle, n'ayant plus rien à dire, se mit à réfléchir. Elle demandait à son imagination de lui fournir les moyens de se défendre et de s'échapper des mains de la justice sans trop de déchirures.

La servante s'était endormie sur le banc et ronflait comme un sapeur.

Georgette continuait à pleurer, à se désoler. Elle se livrait aussi, de son côté, à de douloureuses réflexions, mais il ne lui vint pas à l'idée que les agents de police l'avaient arrêtée, la prenant pour Albertine.

Le lendemain matin, à huit heures, la porte de la prison s'ouvrit toute grande.

—Venez, dit aux prisonnières un brigadier de sergents de ville.

La dame Paumelle et Victoire étaient déjà debout.

Georgette resta immobile dans le coin où fatiguée de se tenir sur ses jambes, elle s'était accroupie. Il fallut qu'un sergent de ville allât lui prendre le bras pour la forcer à se lever. Elle marcha en chancelant, ses jambes brisées fléchissaient. Elle serait tombée, si le sergent de ville, la prenant sous le bras, ne l'eût soutenue.

Si elle se fût alors regardée dans une glace, la pauvre enfant se serait fait peur à elle-même, tellement sa figure était pâle, ses yeux battus, ses joues creusées, ses traits décomposés.

On les fit sortir du poste et le brigadier et deux de ses hommes les menèrent chez le commissaire de police, qui les attendait.

Deux hommes se trouvaient avec le magistrat ; l'un était son secrétaire ; l'autre, que Georgette reconnut, était l'inspecteur de police qui avait donné l'ordre de l'arrêter.

L'inspecteur venait probablement de rendre compte au commissaire de son expédition de la nuit. Du reste, il avait eu le temps de rédiger un rapport assez étendu, lequel était placé sur le bureau, devant le magistrat, dont l'air sévère fit passer un frisson de terreur dans tous les membres de Georgette.

—Ayant jeté sur chacune des prévenues un regard pénétrant, comme s'il eût voulu scruter leurs pensées, le commissaire se tourna brusquement vers la dame Paumelle.

—Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

—Madame Paumelle.

—Êtes-vous mariée ?

—Je suis veuve.